

drie. On les conduisit par le Nil au Caire, d'où ils furent portés sur des chameaux à Suez. D'excellens ouvriers européens en construisirent quatre grands vaisseaux, un galion, deux galères et trois galiotes, qui, sans qu'il y eût un moment de perdu, firent voile en 1507 pour l'Inde.

xv.  
Les Portugais se rendent maîtres de la navigation de la mer Rouge.

Cette démarche avait été prévue. Afin d'en prévenir les suites, l'on expédia de Lisbonne Tristan d'Acugna pour s'emparer de Socotora ou de la Dioscoride des anciens, qu'on croyait tenir la clef de l'entrée et de la sortie de la mer Rouge. Il fut combattu à la descente par Ibrahim, fils du roi des Fartaques, souverain d'une partie de l'Arabie et de cette île. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais assiégèrent, et bientôt emportèrent d'assaut la seule place en état de faire quelque résistance, quoiqu'elle fût défendue jusqu'à la dernière extrémité par une garnison plus nombreuse que leur petite armée. Les soldats de cette garnison, ne voulant point survivre au fils de leur maître, refusèrent de capituler, et se firent tuer jusqu'au dernier. Les troupes de leur vainqueur étaient encore au-dessus de ce courage. Cependant, comme le prix de leur intrépidité ne se trouva pas atteindre le but qu'on s'était proposé, il ne tarda pas à être abandonné, quoiqu'il assurât à ses possesseurs le plus parfait aloës qui ait jamais été connu. La plante qui produit ce suc et lui donne son nom a des feuilles épaisses et charnues, du milieu desquelles sort un très-

bel épi de fleurs rouges. On arrache ces feuilles, et l'on en exprime, par une pression légère, la portion la plus fluide, qui, purgée de ses parties grossières et épaissie au soleil, constitue l'aloës succotrin, facile à distinguer des autres par sa couleur jaune-safran, son brillant, sa transparence, son odeur forte, son goût amer et aromatique.

L'escadre égyptienne, qui n'avait pas été arrêtée par des obstacles que l'ignorance avait jugés insurmontables, pénétra sans danger dans l'Océan indien, et joignit la flotte de Cambaye dans le port de Diu. Les deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, qui, venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de navires chargés de marchandises, se trouvèrent trop faibles pour vaincre, et ne purent que se faire tuer. Leur mort ne tarda pas à être vengée, et elle le fut par la destruction de la majeure partie des hommes et des bâtimens qui avaient contribué à leur défaite. Ce revers, tout grand qu'il était, pouvait ne pas décourager le soudan ni sa turbulente milice. Il parut d'une très-bonne politique de les mettre hors d'état de faire de nouveaux efforts, et Albuquerque reçut l'ordre d'aller détruire Suez, et brûler les ateliers qu'on y avait formés.

Ce fut uniquement pour se conformer aux volontés absolues de son souverain que, contre l'opinion de ses officiers et de ses pilotes, il entra, en 1513, dans la mer Rouge. Comme il était le

à ses desseins, il se présenta devant la capitale, dont il somma le roi de se rendre tributaire du Portugal comme il l'était de la Perse. Cette proposition fut reçue comme elle devait l'être. Une flotte composée de bâtimens ormuziens, arabes et persans, vint combattre l'escadre d'Albuquerque, qui détruisit toutes ces forces avec cinq vaisseaux. Le roi, découragé, consentit que le vainqueur construisît une citadelle qui devait également dominer la ville et ses deux ports.

Albuquerque, qui connaissait le prix du temps, ne perdit pas un moment pour hâter cette construction. Il travaillait comme le dernier des siens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avait. Atar, qui, par des révolutions communes en Orient, était parvenu de l'esclavage au ministère, rougit d'avoir sacrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les ressorts de la politique que ceux de la guerre, il résolut de réparer par des artifices le mal qu'il avait fait par sa lâcheté. Il sut gagner, corrompre, désunir et brouiller si bien les Portugais entre eux et avec leur chef, qu'ils furent cent fois sur le point d'en venir aux mains. Cette animosité, qui augmentait toujours, les détermina à se rembarquer au moment qu'on les avertit qu'il y avait un complot pour les égorger. Albuquerque, qui s'affermissait dans ses idées par les obstacles et par les murmures, prit le parti d'affamer la place et de fermer le passage à tous les secours,

Sa proie ne pouvait lui échapper, lorsque trois de ses capitaines l'abandonnèrent honteusement avec leurs vaisseaux. Pour justifier leur désertion, ils ajoutèrent à la noirceur de leur infidélité celle d'imputer à leur général les crimes les plus atroces.

Cette trahison, qui réduisit Albuquerque à se désister d'une entreprise qui lui paraissait devoir être glorieusement terminée, le révolta au point qu'il forma et garda le serment de ne point couper sa barbe jusqu'à ce qu'il fût redevenu le maître d'une ville que des intrigues basses et criminelles lui avaient fait perdre. Ce fut l'an 1515 qui amena cet événement trop impatientement attendu. Le souverain de ce petit état n'avait jamais pu aimer les Portugais, dont son prédécesseur et lui avaient reçu tant d'insultes. S'il leur avait payé assez régulièrement le tribut qui lui avait été imposé, c'était évidemment pour ne pas voir intercepter un reste de commerce qui faisait toute sa fortune. Il n'avait jamais pu se déterminer à leur restituer les effets saisis à leur expulsion, à les remettre en possession de la citadelle qu'ils avaient commencée, à souffrir même qu'ils eussent dans ses murs un simple comptoir. Ces motifs pour l'attaquer étaient fortifiés par la certitude qu'avait le vice-roi qu'un ministre tout puissant et perfide allait livrer son faible maître au roi de Perse, qu'il eût été dangereux d'avoir pour voisin. Tout s'arrangea de manière que Torun-cha se trouva subjugué sans s'en être aperçu. On ne lui laissa que le nom de

roi, et, pour perpétuer cette dégradation, ses deux successeurs immédiats furent conduits comme otages au Malabar.

Retiré après ce dernier succès dans le centre de ses conquêtes, Albuquerque, qui voyait sans effroi le tombeau s'ouvrir devant lui, employa le peu qui lui restait de forces à réprimer la licence des Portugais, à rétablir l'ordre dans les colonies, à affermir la discipline militaire, et se montra actif, prévoyant, sage, juste, humain, désintéressé. L'idée de ses vertus avait fait une impression si profonde sur l'esprit des Indiens, que, long-temps après sa mort, ils allaient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa vers la fin de 1515, sans richesses, et dans la disgrâce d'Emmanuel, auquel on l'avait rendu suspect.

xviii.  
Causes de la  
grande éner-  
gie des Por-  
tugais.

Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires et de la rapidité de ses conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration les hommes intrépides auxquels il avait l'honneur de commander! Avait-on vu jusqu'alors une nation avec si peu de puissance faire de si grandes choses? Il n'y avait pas quarante mille Portugais sous les armes, et ils faisaient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mameloucs, les Arabes, et tout l'Orient depuis l'île d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étaient pas un contre cent, et ils attaquaient des troupes qui, souvent avec des armes égales, disputaient leurs biens et leur

vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devaient donc être alors les Portugais, et quels ressorts extraordinaires en avaient fait un peuple de héros?

Il y avait près d'un siècle qu'ils combattaient contre les Maures lorsque le comte Henri, de la maison de Bourgogne, débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers français, dans le dessein d'aller faire la guerre en Castille sous le célèbre Cid, dont la réputation les avait attirés. Les Portugais les invitèrent à les seconder contre les infidèles; les chevaliers y consentirent, et la plupart même s'établirent en Portugal. L'institution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine; cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie; cet esprit épuré de la lie des siècles barbares, né des vices mêmes du gouvernement féodal pour en réparer ou tempérer les maux: la chevalerie reparut alors sur les bords du Tage avec tout l'éclat qu'elle avait eu dans sa naissance en France et en Angleterre. Les rois cherchèrent à la conserver, à l'étendre par l'établissement de plusieurs ordres formés sur le modèle des anciens, et dont l'esprit était le même; c'est-à-dire un mélange d'héroïsme, de galanterie et de dévotion.

Les rois élevaient encore l'esprit de la nation par la sorte d'égalité avec laquelle ils traitaient la noblesse, et par les limites qu'ils donnèrent eux-mêmes à leur autorité. Ils assemblaient souvent les états-généraux, sans lesquels il n'y a point

premier des Européens qui s'y fût présenté avec une flotte, il crut devoir célébrer cette nouveauté par une décharge générale de son artillerie. De noirs chagrins succédèrent bientôt à ces démonstrations d'allégresse. Loin de parvenir au fond du golfe, où devaient s'exécuter les terribles opérations dont on l'avait chargé, il ne put, malgré son activité, son intelligence et son ambition, parcourir la moitié de sa carrière. Opiniâtrément repoussé par les bas-fonds et par les vents, il lui fut impossible de s'emparer d'aucune rade, même d'approcher du continent. Les misères de tous les genres l'assaillirent, et plus d'une fois ses équipages révoltés demandèrent sa mort. Il fut réduit à regarder comme un bonheur de pouvoir passer quelques mois dans une île stérile, inhabitée et malsaine, d'où il regagna l'Océan indien aussitôt que la saison lui permit de faire voile.

Ce revers, qui vraisemblablement aurait abattu une âme commune, ne fit que donner une nouvelle énergie aux qualités physiques et morales d'Albuquerque. Les arrangemens qu'on lui vit faire étaient si bien combinés, qu'ils dégoûtèrent le soudan d'une guerre qui achevait sa ruine. Ces mesures furent même efficaces contre les Turcs, qui, quatre ans après, s'emparèrent de l'Égypte. Ce torrent, que rien n'arrêtait, se déborda très-rapidement jusqu'à Aden, ville forte de l'Arabie heureuse, située sur la mer des Indes, et jusqu'au sein Persique, où il était arrivé par l'Euphrate.

Encore quelques pas en avant, et il submergeait sans difficulté l'Indostan entier.

A cette époque l'Europe commençait à peine à respirer et à secouer le joug de la servitude qui avait avili ses habitans depuis les conquêtes des Romains et l'établissement des lois féodales. Les tyrans sans nombre qui opprimaient des multitudes d'esclaves avaient été ruinés par le délire des croisades. Pour soutenir ces extravagantes expéditions, ils avaient été obligés de vendre leurs terres et leurs châteaux, et d'accorder à prix d'argent, à leurs vassaux, quelques privilèges qui les rapprochaient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, et leur donna cette sorte d'indépendance sans laquelle la propriété n'est elle-même qu'une illusion. Ainsi les premières étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe furent l'ouvrage inattendu des croisades, et la folie des conquêtes contribua pour la première fois au bonheur des hommes.

Sans le passage du Cap de Bonne-Espérance, le flambeau de la liberté s'éteignait de nouveau, et peut-être pour toujours. Les Turcs allaient remplacer ces nations féroces qui, des extrémités de la terre, étaient venues remplacer les Romains pour devenir comme eux le fléau du genre humain; et à nos barbares institutions aurait succédé un joug plus pesant encore. Cet événement était inévitable, si les farouches vainqueurs de l'Égypte

xvi.  
De quel danger l'empire des Portugais dans la mer Rouge a préservé l'Europe.

et de la Mésopotamie n'eussent été repoussés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tentèrent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuraient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auraient eu nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auraient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple, qui était conquérant par la nature de sa religion et de sa politique ?

L'Angleterre se déchirait pour les intérêts de sa liberté, la France pour les intérêts de ses maîtres, l'Italie pour les prétentions réciproques des deux puissances ecclésiastique et séculière. Couverte de fanatiques et de combattans, l'Europe entière ressemblait à un malade qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, et perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d'épuisement et d'anarchie, elle n'aurait opposé aux Turcs qu'une faible résistance. Plus le calme qui succède aux guerres civiles rend les peuples redoutables à leurs voisins, plus les troubles de la dissension qui les divise les exposent à l'invasion et à l'oppression. La conduite dépravée du clergé aurait encore favorisé les progrès d'un culte étranger, et nous serions sans retour dans les chaînes de l'esclavage. En effet, de tous les systèmes politiques et religieux qui affligent l'espèce humaine, il n'en est point qui laisse moins de carrière à la liberté que celui des musulmans. Dans presque toute l'Europe, une religion étrangère au gouvernement,

et dont les premiers pas se sont presque toujours faits à son insu, une morale répandue sans ordre, sans précision dans des livres obscurs et susceptibles d'une seule bonne interprétation entre une infinité de mauvaises; une autorité en proie aux prêtres et aux souverains, qui se disputent tour à tour le droit de commander aux hommes; des lois politiques et civiles sans cesse en contradiction avec la religion dominante, qui condamne l'inégalité et l'ambition; une administration inquiète et entreprenante, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppose continuellement une partie de l'état à l'autre partie : tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les esprits une fermentation violente. Est-il surprenant qu'au milieu de ces mouvemens la nature s'éveille et crie au fond des cœurs : *L'homme est né pour être libre ?*

Mais sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie en fondant le trône sur l'autel, qui semble imposer silence à l'ambition en permettant la volupté, qui favorise la paresse naturelle en interdisant les opérations de l'esprit, il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs, qui égorgent si souvent leur maître, n'ont-ils jamais pensé à changer leur gouvernement. Cette idée est au-dessus de leurs âmes énervées et corrompues. C'en était donc fait de la liberté du monde entier; elle était perdue, si le peuple de la chrétienté le plus superstitieux, et peut-être le plus esclave, n'eût arrêté le pro-

grès du fanatisme des musulmans, et le cours impétueux de leurs conquêtes en leur coupant le nerf des richesses, d'abord du côté de la mer Rouge, et quinze ou dix-huit mois après du côté du golfe Persique.

xvii.  
Les Portugais acquirent la domination dans le golfe Persique.

Au débouché du détroit de Moçandon, qui conduit dans ce bras de mer, est située l'île de Ghérun. C'est sur ce rocher stérile qu'un conquérant arabe bâtit, dans le onzième siècle, une ville devenue avec le temps la capitale d'un royaume qui d'un côté s'étendait assez avant dans l'Arabie, et de l'autre dans la Perse. Ormuz avait deux bons ports : il était grand, peuplé, fortifié ; il ne devait ses richesses et sa puissance qu'à sa situation. Il servait d'entrepôt au commerce de la Perse avec les Indes ; commerce très-considérable dans un temps où les Persans faisaient passer par les ports de Syrie ou par Caffa la plupart des marchandises qui venaient de l'Asie en Europe. Dans les saisons qui permettaient l'arrivée des marchands étrangers, Ormuz était la ville la plus brillante et la plus agréable de l'Orient. On y voyait des hommes de presque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées, et traiter leurs affaires avec une politesse et des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton était donné par les marchands du port, qui communiquaient aux étrangers une bonne partie de leur affabilité. Leurs manières, le bon ordre qu'ils entretenaient dans leur ville, les com-

modités, les plaisirs de toute espèce qu'ils y rassemblaient, tout concourait avec les intérêts du commerce à y attirer les négocians. Le pavé des rues était couvert de nattes très-propres, et, en quelques endroits, de tapis. Des toiles qui s'avançaient du haut des maisons rendaient les ardeurs du soleil supportables. On voyait des cabinets à la façon des Indes, ornés de vases dorés, ou de porcelaine, qui contenaient des arbustes fleuris ou des plantes aromatiques. On trouvait dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguait les vins de Perse, ainsi que les parfums et les alimens les plus exquis. On entendait la meilleure musique de l'Orient. Ormuz était rempli de belles filles des différentes contrées de l'Asie, instruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient et augmentent la volupté. On y goûtait enfin toutes les délices que peuvent attirer et réunir l'abondance des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, un peuple poli et des femmes galantes.

A son arrivée dans les Indes en 1507, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévastations, qui sont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entraient pas naturellement dans son caractère : mais il se les permettait dans l'espérance d'engager une puissance qu'il n'était pas en état de réduire par la force à se présenter d'elle-même au joug qu'il voulait lui donner. Lorsqu'il crut avoir inspiré une terreur nécessaire